

André Gide, *Les faux-monnayeurs*

Préambule : Il va de soi que je ne crois pas une seconde les salades autour de l'œuvre de Gide comme « texte fondateur ».

GENESE D'UNE ŒUVRE

Voici ce qu'écrivait Jacques-Philippe Saint-Gérard dans la revue *Questions de communication*, au tout début de sa recension de l'ouvrage de Jean-Michel ADAM, *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes*, (Louvain-la-Neuve, Éd. L'Harmattan-Academia, coll. Sciences du langage : carrefours et points de vue, 2011).

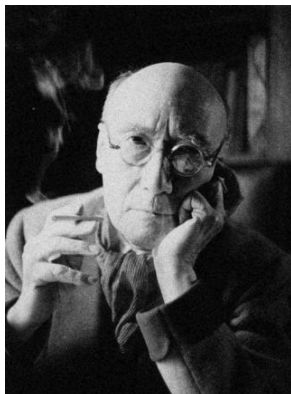
« Qui se souvient encore de Guy Michaud et de *L'Œuvre et ses techniques* (Paris, Nizet, 1963) ? Avec les instruments dont il pouvait disposer en son temps, Guy Michaud souhaitait rendre compte des processus langagiers fonctionnels à l'œuvre dans les genres de la poésie, du théâtre, du roman. Et ce n'est qu'en 1966, avec la huitième livraison de *Communication*, que la narratologie, parmi d'autres études de linguistique textuelle, commença à s'introduire dans le champ des recherches en sciences du langage. Depuis 1984, Jean-Michel Adam, qui a choisi Lausanne comme poste d'observation des débats franco-français et internationaux portant sur les aspects linguistiques de la littérature, à travers plus d'une dizaine d'ouvrages et d'innombrables articles, a édifié sur cet objet une œuvre critique considérable qui se signale par son acuité et sa densité. Une œuvre qui, prenant en compte les travaux développés sur les mêmes objets par d'autres chercheurs, se signale aussi par sa cohérence intrinsèque et sa cohésion formelle, qui pourrait donc être définie comme une « entité autonome de dépendances internes », c'est-à-dire comme une structure selon la définition de Louis Hjelmslev. »

Or, Guy Michaud a écrit un article fouillé sur la genèse de l'œuvre littéraire, et en particulier sur celle des *Faux-monnayeurs* ».

Michaud Guy, « La genèse de l'œuvre littéraire : Gide et Mallarmé ». In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1953, n°3-5. pp. 239-251; doi :

10.3406/caief.1953.2037 http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1953_num_3_1_2037

J'ai reproduit ici in extenso le passage sur la conception des Faux-Monnayeurs, qui intéresse directement.



Encore que le témoignage de Gide, aux yeux de l'historien de la littérature, puisse paraître souvent sujet à caution, le *Journal des Faux-Monnayeurs* semble pouvoir être consulté avec profit si l'on prend soin de le confronter soigneusement avec les déclarations du Journal intime. Or ce double examen nous conduisit à distinguer, dans la genèse des *Faux-Monnayeurs*, un certain nombre de phases successives nettement marquées :

1 ° Durant de longues années, on retrouve à travers le Journal de Gide un certain nombre de thèmes qui paraissent l'obséder, sans qu'il

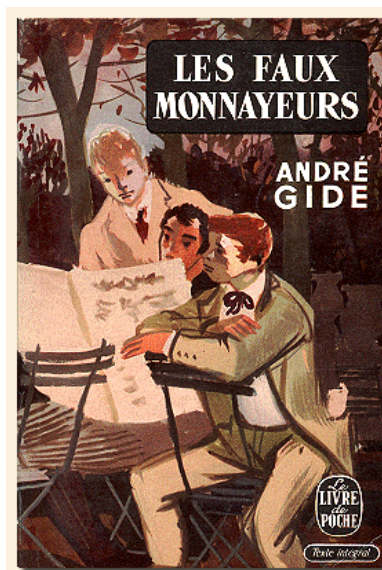
parvienne cependant à leur donner- une forme et une place précises dans son œuvre. Tels sont principalement le thème de la sincérité, celui de la contrainte salutaire, celui de la révolte, et, plus encore peut-être, le thème du diable, grâce auquel, en 1916, Gide semble découvrir tout à coup la clef de sa vie intérieure :

« *Le Malin, c'est le Raisonneur, lit-on à cette date dans le Journal... La grande force de Satan vient de ce qu'il n'est jamais comme on croit. On a déjà beaucoup fait contre lui quand on s'est persuadé qu'il est là/ Pour le bien reconnaître, mieux vaut ne le perdre jamais de vue... Si nous étions plus humbles, c'est lui que nous reconnaîtrions dans le Cogito ergo sum. Cet ergo, c'est l'ergot du Diable... Je n'eus pas plus tôt supposé le démon, que toute l'histoire de ma vie fut du même coup éclaircie...* ».

D'autre part, Gide a conservé dans ses dossiers de vieilles coupures de journaux qui sont restées inutilisées. L'une, datant de 1906, une autre, de 1907, rapportaient des affaires de fausse monnaie. Une troisième, de 1909, une «sinistre histoire », de suicides d'écoliers à Clermont-Ferrand. Enfin, dès 1914, on voit Gide songer à donner une suite aux Caves du Vatican: « J'ai besoin d'avoir écrit *les Caves* pour écrire le reste », lit-on dans le Journal. Mais ce n'est là pendant longtemps qu'une velléité qui ne "parvient pas à prendre forme.

2° Au mois de juin 1919, nous voyons pourtant l'idée d'un nouveau roman se préciser dans l'esprit de Gide, mais tout est encore très vague. 17 juin: « J'hésite depuis deux jours si je ne ferai pas Lafcadio raconter mon roman ». Il se débat au milieu de thèmes multiples, il parle d' « informes linéaments de l'intrigue — d'une des intrigues possibles ». Il est devant son roman comme devant une forme mouvante et fuyante qu'il ne parvient pas à étreindre.

Et puis, soudain, en juillet, c'est l'illumination, ou plus exactement la fécondation. Il s'établit un lien entre les ébauches informes et les coupures de journaux soigneusement conservées depuis plus de dix ans. L'idée de la fausse monnaie s'impose à lui comme devant être l'idée génératrice de son œuvre. Or, notons-le bien, cette idée résulte de l'intuition brusque d'un rapport entre les affaires toutes matérielles des faux-monnayeurs et le thème de la sincérité dont Gide est de plus en plus obsédé. Ce lien est littéralement un bond métaphorique, par lequel Gide confère soudain au thème de la fausse monnaie un sens figuré, une valeur symbolique, qui va en quelque sorte se superposer au sens propre, comme en surimpression.



3° (...)

Pendant quelque temps, Gide va vivre, comme dit Balzac, « les extases de la conception ». Il va tenter, à la lumière du thème central, de « fondre » ensemble tout ce qu'il porte en lui. Il note dans le Journal des Faux-Monnayeurs : « *Besoin d'établir une relation continue entre les éléments épars* ». Sans doute a-t-il cru alors pouvoir écrire *les Faux-Monnayeurs* tout d'une traite, comme Balzac, après l'illumination de la Chartreuse, a cru pouvoir écrire le *Médecin de Campagne* en trois jours et trois nuits. Mais un roman n'est pas un poème, du moins un poème comme on en écrit d'ordinaire. C'est un monde à ordonner, à organiser : « Que de fils à enrouler autour de ces petites bobines vivantes que sont les personnages ! ». Pendant de longs mois, Gide va

maintenant, comme il dit, brasser des nuages, naviguer des jours et des jours sans aucune terre en vue, avec le vertige de l'espace vide. « Le temps fuit et chaque journée m'échappe sans que je parvienne à rien y étreindre ». Pourtant, Gide ne devrait pas s'inquiéter: il est gros de son roman, et ce sont là les nausées du début. Le temps travaille pour lui : « Je n'ai guère arrêté de penser au roman », note-t-il par ailleurs. Insensiblement sans doute, le germe se développe.

4° Soudain, nouveau coup de théâtre. Le 2 janvier 1921, Gide écrit en une soirée plusieurs pages du « Traité de la non-existence du diable ». Que s'est-il donc passé? C'est que le diable, dit-il, s'est imposé comme sujet central de son roman, comme le « point invisible autour de quoi tout gravite ». Jusqu'ici, pour construire son roman, Gide n'avait qu'un thème ; maintenant il tient un principe, comme dirait Balzac, un principe de vie. Moment capital de la gestation où, après que le germe a évolué, on voit la vie se manifester tout à coup. La vie, c'est-à-dire un organisme, un être, un petit monde.

5° Maintenant, en effet, l'univers des Faux-Monnayeurs va s'organiser peu à peu, la trouvaille du journal d'Edouard va faire de l'œuvre le « roman du roman » et permettra de répartir la matière sur des plans différents : « d'une part l'événement, le fait, la donnée extérieure, d'autre part, l'effort même du romancier pour faire un livre avec cela ».

Mais encore, comment « faire un livre avec cela » ? Si, à la fin de 1921, se produit le miracle de la coagulation, si, longuement « barattée », la matière s'agglomère et s'organise, c'est qu'entre temps Gide a découvert le principe de cette organisation : non plus seulement le principe spirituel, qui était le personnage du diable, mais le principe technique, qui est, lui, d'ordre musical : le principe de la fugue. Dès la première page du *Journal des Faux Monnayeurs*, en 1919, Gide écrivait:

« Je suis comme un musicien qui cherche à juxtaposer et imbriquer, à la manière de César Franck, un motif d'andante et un motif d'allegro ».

Mais ce n'était alors qu'un désir encore vague. Le Journal de 1921 nous le montre, à plusieurs reprises, travaillant la fugue et se passionnant pour Bach. C'est alors, n'en doutons pas, qu'il découvre le secret technique de son œuvre, secret qu'il nous livre d'ailleurs dans le journal d'Edouard : « Ce que je voudrais faire, comprenez-moi, c'est quelque chose qui serait comme l'Art de la fugue. Et je ne vois pas pourquoi ce qui fut possible en musique serait impossible en littérature ».

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner comment, dès lors et à la lumière de cette idée, Gide a su enrouler les fils divers de l'intrigue autour de ces bobines vivantes que sont ses personnages, combinant sujet et contre-sujet, opposant en contrepoint le sujet des faiseurs de fausse monnaie, avec, sa « réponse », la fausse monnaie sur le plan moral, et le contre-sujet de l'aventure, avec sa réponse, le thème de la sincérité. Contentons-nous de signaler qu'il y a là tout un jeu d'échos, ou de miroirs, à l'image de la structure du monde, et que finalement, c'est dans ce jeu de miroirs, ou plutôt dans ce drame du miroir, que Gide a vu l'essentiel de son œuvre :

« Je commence à entrevoir, écrit quelque part Edouard dans son Journal, ce que j'appellerais le « sujet profond » de mon livre. C'est, ce sera sans doute la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. La manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière, fait le drame de notre vie ».

Et il ajoute : Le seul véritable sujet, toujours le même, c'est « la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale ».

Pour compléter votre approche

[Pour une étude des Faux-Monnayeurs d'André Gide](#)

[PDF Gide, Les Faux-monnayeurs - lettres.ac-versailles.fr](#)

[La fissure étroite de la première phrase des Faux-Monnayeurs ...](#)

[Les faux-monnayeurs - André Gide - jackdesblogs.free.fr](#)

[La - theses.enc.sorbonne.fr](#)

[The Very Rich Hours of Jacques Maritain: Tierce](#)

(Jacques Maritain fut l'une des personnalités à contester l'hégémonie de Gide)

Extrait des Faux-Monnayeurs

« L'analyse psychologique a perdu pour moi tout intérêt du jour où je me suis avisé que l'homme éprouve ce qu'il s'imagine éprouver. De là à penser qu'il s'imagine éprouver ce qu'il éprouve... Je le vois bien avec mon amour : entre aimer Laura et m'imaginer que je l'aime entre m'imaginer que je l'aime moins, et l'aimer moins, quel dieu verrait la différence ? Dans le domaine des sentiments, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire. Et, s'il suffit d'imaginer qu'on aime, pour aimer, ainsi suffit-il de se dire qu'on imagine aimer, quand on aime, pour aussitôt aimer un peu moins, et même pour se détacher un peu de ce qu'on aime - ou pour en détacher quelques cristaux. Mais pour se dire cela ne faut-il pas déjà aimer un peu moins. »

André Gide, *Journal*, 26 décembre 1921.

On a dit que je cours après ma jeunesse. C'est vrai. Et pas seulement après la mienne. Plus encore que la beauté, la jeunesse m'attire, et d'un irrésistible attrait. Je crois que la vérité est en elle; je crois qu'elle a toujours raison contre nous. Je crois que, loin de chercher à l'instruire, c'est d'elle que nous, les aînés, devons chercher l'instruction. Et je sais bien que la jeunesse est capable d'erreurs; je sais que notre rôle à nous est de la prévenir de notre mieux; mais je crois que souvent, en voulant préserver la jeunesse, on l'empêche. Je crois que chaque génération nouvelle arrive chargée d'un message et qu'elle le doit délivrer; notre rôle est d'aider à cette délivrance. Je crois que ce que l'on appelle « expérience » n'est souvent que de la fatigue inavouée, de la résignation, du déboire. Je crois vraie, tragiquement vraie, cette phrase d'Alfred de Vigny, souvent citée, qui paraît simple seulement lorsqu'on la cite sans la comprendre : « Une belle vie, c'est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. » Peu m'importe du reste que Vigny lui-même n'y ait peut-être point vu toute la signification que j'y mets; cette phrase, je la fais mienne.

Il est bien peu de mes contemporains qui soient restés fidèles à leur jeunesse. Ils ont presque tous transigé. C'est ce qu'ils appellent « se laisser instruire par la vie ». La vérité qui était en eux, ils l'ont reniée. Les vérités d'emprunt sont celles à quoi l'on se cramponne le plus fortement, et d'autant plus qu'elles demeurent étrangères à notre être intime. Il faut beaucoup plus de précaution pour délivrer son propre message, beaucoup plus de hardiesse et de prudence, que pour donner son adhésion et ajouter sa voix à un parti déjà constitué. De là cette accusation d'indécision, d'incertitude, que certains me jettent à la tête, précisément parce que j'ai cru que c'est à soi-même surtout qu'il importe de rester fidèle.